

PAS TER NAK

Traduit
et
précédé
d'une
étude
par
B. Goriély

L'AN 1905

debresse - poésie

BORIS PASTERNAK

L'AN 1905

*Traduit du russe
et précédé d'une étude par
Benjamin GORIELY*

debresse - poésie

38, rue de l'Université, Paris (7°)

*Il a été tiré de cet ouvrage
mille exemplaires sur Fleur d'Alfa,
numérotés de un à mille, constituant
l'édition originale.*

Nº 000 151

Tous droits réservés.

« Célébration poétique de l'office religieux », tel est le mot qui a été dit au sujet de Boris Pasternak. Ce ne sont pas tant l'alambiquage ni l'ambivalence, les évocations ni les réminiscences qui font penser à des pratiques sacrées que l'extase devant la beauté de la nature dont la poésie de Pasternak est saturée. C'est le mystère de la « seconde naissance » du monde qui donne le sentiment religieux de l'enfantement divin.

Alexis Sourkov, l'actuel secrétaire général de l'Union des écrivains soviétiques, poète officiel, celui-là même que Pasternak appela « poète au révoluer », a très spirituellement caractérisé la création de Pasternak. « Pasternak, dit-il, attire l'univers sur la très étroite surface de sa chambre lyrique ». Il s'agit, évidemment, des recueils de poèmes comme *Ma Sœur la Vie*, *Par-dessus les barrières*, *Thèmes et Variations*, etc... où Pasternak à la poursuite de maya, sans s'en rendre compte, aux prises avec

l'Absolu, passe d'une apparence dans l'autre. Toutes ces définitions ne sont pas valables pour « L'An 1905 », la seule œuvre de Pasternak qui s'écarte de la constante de sa poésie et même de sa prose, « Le Docteur Jivago » mis à part. Elle a pour thème, comme son titre l'indique, la première révolution russe. Intelligible, descriptif, ce poème se déroule dans le temps chronologiquement mais non d'une façon linéaire : les digressions y abondent, les époques s'y interpellent, les réminiscences historiques et les souvenirs d'enfance s'y entrelacent, par-ci par-là les associations et les métaphores s'y glissent furtivement mettant à nu le Pasternak métaphysique. Ses paysages d'hiver ouaté, sa vision des foules en révolte, comme sa peinture de la mer tout à l'heure calme, mais bientôt « déchaînée » quand le lointain l'appelle à la maison » prêtent une parcelle d'éternité aux événements historiques et temporels où grondent les passions humaines.

« L'An 1905 », publiée en 1927 pour le dixième anniversaire de la révolution d'Octobre fut accueillie avec enthousiasme par la critique officielle et cela pour plusieurs raisons. D'abord parce que le Parti Communiste crut gagner un poète « détaché de la réalité » à sa conception marxiste de la littérature. En effet, Pasternak fit à cette époque quelques tentatives pour s'approcher de la révolution et contribuer sincèrement par sa plume à l'édification du socialisme. Disons en anticipant que cette tenta-

tive fut sans lendemain, la collectivisation de la campagne qui allait bientôt commencer l'ayant ébranlé et mené au bord de la folie. Ensuite l'objectivisme de Pasternak dans « L'An 1905 », son sens aigu de l'histoire, son exaltation des actes qui mériteraient d'être cités en exemple convenaient parfaitement aux dirigeants soviétiques, car dix ans après la prise du pouvoir par les Soviets ils continuaient à faire appel au sacrifice et à l'abnégation au nom de l'idéal communiste. Ce n'est donc pas en vain que la presse se mit à parler d'un « nouveau Pasternak ».

Cependant, la raison profonde du lancement de ce poème dont l'auteur était considéré jusqu'alors comme hermétique et indifférent aux problèmes sociaux est ailleurs. Le succès de « L'An 1905 » réside dans la situation même de la poésie soviétique à la fin de la guerre civile lorsque la rhétorique et la propagande schématique devinrent inutiles car inefficaces et que les cris de colère et les appels à la lutte finirent par agacer le lecteur. Les voix les plus autorisées s'élevèrent pour défendre l'héritage du passé. Or, la critique marxiste ne pardonnait pas à Maïakovski ainsi qu'à d'autres poètes venus du futurisme d'avoir discrédité les valeurs intellectuelles du siècle. Maïakovski avait attaqué sans ménagement aucun les coryphées des lettres russes. Même lorsqu'il devint « agit-prop » et porte-parole vénéré du régime, il ne se gênait pas de ridiculiser Pouchkine

et Tolstoï. Il est vrai qu'en 1924 Maïakovski essaya de se réconcilier avec Pouchkine dans un très beau poème à l'occasion du 125^e anniversaire de la naissance du grand classique. Cependant même alors Maïakovski n'arrivait pas à prendre au sérieux les reproches de Lounatcharski à l'époque commissaire du peuple à l'Instruction Publique. « Lounatcharski, dit Maïakovski ironiquement, me reproche de manquer de respect pour les ancêtres ». L'attitude de Maïakovski à l'égard de Tolstoï rappelle celle des surréalistes à l'égard de Romain Rolland. « Dans le ciel nageait une saloperie majestueuse comme Léon Tolstoï », dit Maïakovski dans « Le nuage en pantalon ». Rien de surprenant donc à ce que le futur classique de la littérature soviétique fut considéré comme un « nihiliste », un pitre, un représentant typique de la bohème bourgeoise. « Maïakovski est une étoile à son déclin », écrivait la critique en 1927.

C'est précisément à la même époque que paraît « L'An 1905 ». Cette fresque de la première révolution russe est aussi « l'histoire de nos pères ». Pasternak y remet à sa place d'honneur l'intelligentsia révolutionnaire du XIX^e siècle. « L'An 1905 » glorifie le passé révolutionnaire d'avant le marxisme sans oublier le rôle de Dostoïevski dans le mouvement d'émancipation du peuple russe.

Cette « histoire de nos pères plus lointaine que Pouchkine », le poète la voit comme « à travers un

rêve ». C'est l'écho répercuté sous la voûte des siècles des décabristes qui, les armes à la main, se levèrent contre le despotisme alors même que le pays, telle la belle au bois dormant, dormait dans les chaînes du servage. L'élite de l'armée tsariste fut décapitée. Pestel, Ryléev, Serge Mouraviev, Kakhovski, Bestoujev-Rioumine, furent exécutés par ordre du tsar. Par centaines les conjurés condamnés à la déportation prirent le chemin de la Sibérie volontairement suivis par leurs épouses ou amies. Les coups de canon de la place Saint-Isaac à Pétersbourg le 14 décembre 1825, lors de l'insurrection, eurent un effet moral énorme : ils réveillèrent toute une génération.

Devant nous défilent les premiers démocrates russes des années 40-50 connus sous le nom de « raznotchintsi », hommes venus de toutes les couches sociales. L'intelligentsia est née. Etrangère à la noblesse, incomprise par le peuple, elle cherche sa voix et prépare un bouleversement total. Et dès qu'elle passe aux actes, l'histoire de la Russie devient souterraine. C'est précisément le trésor enfoui sous la terre que Pasternak cherche à déterrer et il descend lui-même dans la mine. Il y voit les populistes des années 60-70, les nihilistes, il y reconnaît Dostoïevski et se heurte au clandestin Netchaev, chef d'une fictive organisation : « La vindicte populaire ». Pasternak, tel Pétrarque aux enfers, voit les ombres des militants de la « Narodnaïa Volia »,

l'inoubliable « Volonté du Peuple » des années 80. Le poète ressuscite les membres du Comité Exécutif de cette organisation terroriste ultra-secrète, ceux qui ont sacrifié toutes leurs forces intellectuelles « oubliant, au nom de l'idéal, tous les liens de parenté et toutes les sympathies personnelles » selon les termes des statuts. Ayant renoncé à la volonté individuelle, ces régicides furent pendus, mis aux fers, emprisonnés à vie dans les cellules des condamnés à mort, torturés, déportés, voués à l'exil.

Enfin s'organise un parti politique moderne : la social-démocratie. « Ceux du Parti regardent comme des aigles », nous dit Pasternak. Fondé à peine en mars 1898 sous le nom du « Parti social-démocrate ouvrier russe », le marxisme en Russie se scinda bientôt en deux fractions et déjà en 1905 lutta contre le tsarisme sous deux bannières différentes : celle des mencheviks et celle des bolcheviks.

*
**

Pasternak commence « L'An 1905 » par un poème sans titre. Dédicace plutôt qu'introduction, c'est un vibrant hommage à la femme russe. Les œuvres de Pasternak en commençant par « L'enfance de Louvers » et en finissant par « Le Docteur Jivago » sont tout imprégnées d'une immense pitié pour les offensés et les humiliés et avant tout pour la femme. C'est le leitmotiv de « Récit ».

D'ailleurs Pasternak en est conscient et il le dit dans son court « Essai d'autobiographie ». Ces « Jeanne d'Arc de Sibérie », ces captives ardentes dont les regards « nous illuminent et nous glacent à la fois », ces « laborantines » de la révolution, n'ont-elles pas conçu la vie comme un sacrifice ? « Ces femmes vouées à la solitude » surgissent du fond du siècle précédent et nous montrent la voie qui mène au dépassement de la personne humaine. Nous les sentons tout près de nous : « ce sont nos mères ou les amies de nos mères ».

Femme russe, sainte laïque, répudiée par les tiens, incomprise par le peuple, exilé volontaire, rien n'arrêtera ton élan : ni la prison, ni le bagne, ni la torture, ni la mort ! Ton nom est amour.

En recréant l'atmosphère de « La Russie après les réformes », c'est-à-dire des années qui suivirent la libération des serfs, Pasternak, dans un magnifique raccourci, évoque le temps des « Justes ».

Ce sont les militants de « Narodnaïa Volia »

La Perovskaïa

Le Premier Mars

Les nihilistes vêtus de poddiovka

Les chambres de tortures

Les étudiants à pince-nez.

Une seule fois dans tout le poème le nom d'une femme : Perovskaïa, mythe vivant de la révolution.

Sophia Lvovna Perovskaïa descend de la grande aristocratie russe. Son père était gouverneur général de Pétersbourg, son grand-père, ministre de l'Instruction Publique. Influencée par la lecture de Tchernychevski, de Dobrolioubov et de Pissarev, elle quitte la maison paternelle pour grossir les rangs de l'intelligentsia qui se préparait, quand l'heure sonnera, « à agir et non à discuter ». Comme tous les révolutionnaires de l'époque, elle croyait que la suppression du tsar entraînera la disparition du tsarisme. Aussi Perovskaïa, enrôlée très jeune dans la société secrète de la « Narodnaïa Volia », participa-t-elle à tous les préparatifs des évasions des prisonniers politiques et à tous les attentats contre Alexandre II. Plusieurs fois arrêtée, traquée par la police, elle prit en main l'organisation du meurtre du tsar tué par la bombe de l'étudiant Rysakov, le 1^{er} mars 1881. Elle devint l'âme du complot lorsque le chef du Comité Exécutif, André Jeliabov, fut arrêté, laissant inachevés les préparatifs de l'assassinat. Six membres du Comité Exécutif comparurent devant le tribunal dans ce procès appelé « Procès du 1^{er} Mars » : Sophia Perovskaïa, Nicolas Kibaltchitch, Timothé Mikhaïlov, Essia Helfman, Nicolas Rysakov et André Jaliabov. Par ces noms prestigieux commencent l'ouverture de la première révolution russe. Tous les accusés furent condamnés à mort et pendus deux semaines plus tard à l'exception de Essia Helfman dont l'exécution fut ajournée à cause

de sa grossesse. Elle mourut, d'ailleurs, en prison, après ses couches dans des circonstances mal définies.

Pourquoi Pasternak a-t-il choisi comme exemple et comme symbole Perovskaïa ? Est-ce parce que son nom est intimement lié au populisme et à l'action de la « Narodnaïa Volia » dont l'attentat du 1^{er} mars 1881 marque à la fois le point culminant et la chute de la vague insurrectionnelle ? Les attentats individuels continuent jusqu'à 1905 mais c'est déjà la nuit qui s'installe sous le règne d'Alexandre III.

Cette nuit se tiendra immobile
Dans l'assoupissement
Jusqu'aux temps de Port-Arthur.

Pasternak choisit Perovskaïa parce qu'elle fut la première femme exécutée en Russie mais aussi, sans doute, parce qu'elle était la plus accomplie de toutes les révolutionnaires. Comme beaucoup d'autres, elle savait mourir pour une idée, mais comme peu de femmes révolutionnaires, elle savait vivre passionnément. Jeliabov était son compagnon, l'unique et le grand amour de sa vie. Dès qu'il fut arrêté, elle se jeta dans l'action comme pour se substituer à lui : la passion pour l'homme se confondait chez elle avec la passion pour l'idéal. Comment croire que dans ce cœur vivait le tendre amour de la petite fille pour sa mère ? Pourtant, elle l'adorait

et ne l'oubliait jamais. Avant de monter dans la charrette qui la mena à la potence, elle avait écrit une lettre à sa mère pour la consoler. Cette lettre se termine par ces mots : « Mon sort n'est pas si triste et cela ne vaut pas la peine de s'affliger pour moi. Ta Sonia, 22 mars 1881 ».

*
**

Des femmes admirables illuminent le long calvaire du mouvement révolutionnaire russe et, en premier lieu, Vera Figner trahie par Degaev, ancien terroriste devenu agent de la police secrète. Vera Figner fut condamnée à la réclusion perpétuelle dans la forteresse de Schlisselbourg. Sa haute tenue morale força l'admiration de la police elle-même et avant de fermer pour toujours la lourde porte de la cellule sur Vera Figner, le général de gendarmerie, Sereda en personne, lui demanda la permission de lui baiser la main. Membre du Comité Exécutif de « Narodnaïa Volia », elle incarnait la révolution devenue pour beaucoup synonyme d'ascèse et de sainteté. « Ce Comité, écrit le leader menchevik F. Dan dans son livre « Les origines du bolchévisme », était devenu une sorte d'ordre monastique qui demandait de ses membres la discipline la plus rigoureuse et la plus complète annihilation de leur personnalité dans la collectivité ».

Et que dire de Vera Zasoulitch, l'une des fondatrices, avec Lénine, de la social-démocratie russe ? Bien qu'autrefois populiste, elle était contre le terrorisme. Cependant, le 24 janvier 1878, elle tira sur Trepov, le préfet de police de Pétersbourg, pour protester contre le traitement humiliant infligé aux prisonniers politiques et en particulier au détenu Bogolioubov puni de cent coups de verges pour avoir refusé d'enlever sa casquette devant le dit préfet. L'acte de Véra Zasoulitch visait surtout à alerter l'opinion pour qu'elle réagisse contre les peines corporelles. Vera Zasoulitch fut acquittée par le jury, mais à partir de ce moment, par ordre du tsar, le jury fut supprimé dans les procès politiques.

J'ai eu la chance de voir et d'entendre une des dernières représentantes de cette lointaine génération que Pasternak fait revivre dans « L'An 1905 ». Il s'agit de Brechko-Brechkovskaïa. Libérée par le gouvernement provisoire en 1917, elle vint à Kharkov où, devant une salle aux trois quarts vide, une charmante vieille appuyée sur une canne prit la parole. Son discours sentimental, parsemé de vieux dictons, parut désuet à l'époque où une force autrement redoutable s'apprêtait à jouer un rôle primordial dans l'histoire : le bolchévisme. On haussait les épaules en écoutant celle qu'on appelait toujours « la grand'mère de la révolution ».

Les femmes « allaient au peuple » par « vagues » successives dans le plus strict anonymat ; des jeunes

filles de la noblesse ou de la bourgeoisie déjà présente sous le règne d'Alexandre III, revenant de l'étranger où elles avaient suivi les cours des universités, se donnaient pour but de propager les idées de liberté et de justice. Elles n'hésitaient pas à devenir paysannes et à s'astreindre aux durs travaux des champs. En 1875, un groupe de femmes universitaires, retour de Zürich, s'étaient engagées comme ouvrières d'usines ; elles ne tardèrent pas à être arrêtées et déportées : ce sont Betty Kaminskaïa, les sœurs Figner, les sœurs Soubbotine, les sœurs Loubatovitch, Sophie Bardina, et combien d'autres.

Le sacrifice de la femme russe allait plus loin encore, jusqu'à l'extrême limite du possible : elle était prête à renoncer à sa beauté. Pasternak nous le dit :

Ces femmes vouées à la solitude
Ne pressentant pas
Que chez elles
Chaque perquisition
C'était un transfert des reliques au musée
Montaient à l'échafaud
Prêtes à ce
Que le clandestin Netchaev
Enfouisse leur beauté dans la terre
Qu'il la cache
Aux époques, aux amis, aux ennemis.

Serge Netchaev est la « mauvaise conscience » de la Russie. Apôtre de la pandestruction, il devint l'incarnation de la perfidie. Pour sceller par le sang les membres de la société secrète qu'il avait fondée à Moscou en 1869, il assassina l'un de ses adhérents, l'étudiant Ivanov. Soixante-quatre membres de la société furent jugés à la suite de cette retentissante affaire qui jeta dans la consternation les cercles révolutionnaires. Le nom de Netchaev est entouré jusqu'à présent d'un mystère de mauvais aloi. C'est peut-être la raison pour laquelle si peu de travaux lui sont consacrés. Il fallait un romancier de génie pour révéler la psychologie de cet étrange personnage et recréer l'atmosphère dans laquelle il avait déployé son activité. « Ici venait Dostoïevski », nous dit Pasternak. En effet, l'affaire Ivanov inspira Dostoïevski qui dans « Les Possédés » dépeint ce « Machiavel russe » sous les traits de Verkhovenski.

Si tout révolutionnaire est un être condamné, le sacrifice de la femme révolutionnaire est total. L'activité, les pensées, les sentiments, les passions de ces femmes « vouées à la solitude » doivent graviter autour d'une seule idée : la révolution. Une seule loi : la destruction totale, impitoyable de la société. Une seule morale, celle qui sert la « cause ».

Parmi les six « catégories des sacrifiés » qui figurent dans le programme insolite de Netchaev, celle

des femmes occupait la place la plus importante. Les femmes insignifiantes, « sans âme », les femmes exaltées, ardentes et, enfin, « les vraies révolutionnaires ». « Nous devons considérer ces dernières comme le plus grand trésor, sans leur concours nous ne pouvons rien réaliser », dit Netchaev. « Ces femmes allaient à l'échafaud prêtes à ce que le clandestin Netchaev... ». Pasternak est « illuminé par la grandeur du sacrifice de ces femmes, mais la même grandeur le frappe d'épouvante par son côté inhumain, sentiment qui trouve sa pleine expression dans « Le docteur Jivago ».

La force de séduction de Netchaev était des plus étonnantes. L'indomptable Bakounine fut fasciné par lui. C'est sous sa direction, affirme F. Dan, qu'il écrivit son « Catéchisme de la Révolution » où il appelle les révolutionnaires à s'associer au « monde sauvage des bandits ».

Il envoûta littéralement ses geôliers qui acceptèrent d'organiser son évasion de la forteresse Pierre et Paul. C'est par un pur hasard que son projet fut découvert. Netchaev fut mis aux fers dans sa cellule, tous les gardiens de la forteresse furent condamnés aux travaux forcés, mais, même au bagne, ils vouaient toujours à leur prisonnier une vénération sans borne. L'un d'eux à qui l'on demanda pourquoi, lui, fidèle sujet du tsar, il avait favorisé l'évasion d'un terroriste, répondit : « Il fallait voir ses yeux ».

Netchaev avait déjà abandonné son plan de fuite avant la découverte du complot car il avait appris que le Comité de la « Narodnaïa Volia » préparait un attentat contre Alexandre II. Il avait jugé plus utile pour la révolution l'exécution du tsar que la mise en liberté de sa propre personne. Il mourut en prison en 1882 à l'âge de 33 ans.

*
* *

Une fois les meilleures forces révolutionnaires décimées, dissipées, la relève s'avéra médiocre et mena des combats d'arrière-garde. La terreur individuelle atteignit son apogée avec Khaltourine puis ce fut le déclin du mouvement populiste. Au sein de la nuit qui s'installa, Pasternak assistait à la naissance d'une nouvelle épopée, celle de la classe marchande russe. La bourgeoisie russe était la dernière venue du capitalisme international. C'est peut-être à cause de ce retard qu'elle n'a jamais mûri politiquement. Son arrivée tardive au pouvoir fut éphémère. Le prolétariat lui barra la route. Pourtant la bourgeoisie favorisait l'opposition contre le tsarisme. Savva et Vikoula Morosov, fondateurs de l'industrie russe, descendent des serfs et leurs noms sonnent dans « L'An 1905 » comme ceux des héros légendaires des bylines ou des contes populaires russes.

Les Savva se lèvent

Et les Vikoulas mûrissent dans les coins perdus.

Cette bourgeoisie pratiqua largement le mécénat. C'est grâce à son concours qu'en Russie l'art prit un essor jusqu'alors inconnu. La Galerie Tretiakov, le théâtre d'art de Stanislavski, les célèbres collections de la peinture occidentale sont l'œuvre de cette bourgeoisie idéaliste.

« Grondement des premières plates-formes ». Les voies ferrées s'étendirent sur tout l'Empire et le sifflement des locomotives couvrit le roulement du tambour. En même temps naquit la classe ouvrière.

*
* *

Le 22 janvier 1905 une foule évaluée à 200.000 personnes ayant à sa tête le pape Gapone, se dirigea vers le Palais d'Hiver pour présenter au tsar sa célèbre pétition. Le cortège se composait des hommes des usines. Ce n'était pas encore le prolétariat, mais une masse arriérée qui croyait au mythe du « tsar ouvrier », comme les moujiks croyaient à celui du « tsar paysan ». Les uns et les autres étaient convaincus que le monarque les protégeait contre les hobereaux et les industriels. Portant des bannières, des icônes et des portraits du tsar, chantant des cantiques et récitant des prières, cette procession suivait, tête nue, Gapone dont la Russie et le monde entendirent alors le nom pour la première fois.

Le pape, Georges Gapone, était chef d'une organisation légale d'entr'aide ouvrière qui s'appelait

« Rassemblement des ouvriers d'usine russes ». Patriote et monarchiste, le « Rassemblement » avait pour but de donner à ses membres une éducation éthique et religieuse. Il appuyait par contre les revendications économiques des ouvriers. La manifestation eut lieu avec l'assentiment tacite de la police. Et pourtant elle comportait quelque chose d'absolument insolite : la rencontre de la féodalité avec le mouvement ouvrier moderne, la symbiose du moyen âge et du socialisme. L'alliance de Dieu et du diable. Procession religieuse et monarchiste, elle avait une signification révolutionnaire, car la pétition qu'elle présentait demandait la journée de 8 heures, le droit de grève, la liberté de parole, de conscience et de la presse, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la paix avec le Japon, la convocation du parlement. Le tsar s'affola.

La troupe tira sur les manifestants faisant 1.000 tués et 2.000 blessés. C'était un dimanche, « le dimanche sanglant » comme ce jour fut appelé par la suite.

La date du 22 janvier 1905 entra dans l'histoire comme « le commencement de la révolution russe ». La fusillade fut suivie d'une vague d'arrestations. Le Pope Gapone s'écria : « Nous n'avons plus de tsar en Russie ». Sur le point d'être arrêté, il s'enfuit à l'étranger. C'est un socialiste-révolutionnaire, l'ingénieur Routenberg, qui le sauva des griffes de la police en l'aidant à franchir la frontière. Honteuse

fin de Gapone : rentré en Russie, il devint indicateur de police. Sa trahison fut découverte et le même Routenberg qui l'avait sauvé, le tua en le pendant de ses propres mains. Détail pittoresque : c'est à l'ingénieur Routenberg que la Palestine doit son électrification.

A partir de ce « dimanche sanglant » le pays se réveille. L'agitation gagne toutes les couches populaires, les grèves se suivent sans interruption, la Pologne est en révolte et dans Lodz « dénudée plus pierre que jamais » tout travail s'arrête. Dans la région interdite de Géorgie vers où s'envolent les rêves de Pasternak-enfant, l'insurrection gronde. La révolte du cuirassé Potemkine éclaire d'une tragique lueur le spectacle des foules déchaînées. Maintenant ce sont les marins qui se mutinent. Le tsar cède. Il proclame l'amnistie, il accepte la convocation de la Douma.

La révolution de 1905 atteint son point culminant à Moscou où une poignée de héros lutte contre la troupe.

*
* *

Tout poète reste à jamais marqué par son enfance. Celle de Pasternak se confond avec l'année 1905. Au lycée qu'il fréquente, les élèves « jouent au parlement pendant les classes », ils font un bonhomme de neige pendant les récréations, ils sont insolents.

Entraînés par l'exaltation qui règne tout autour, ils travaillent mal. L'indiscipline devient la règle générale.

Flocons

Mauvaises notes

Rumeurs propres à l'époque

Nous les pétrissons lorsqu'ils s'effondrent du ciel.

La Russie de 1905 est terriblement jeune. Elle a des joues rougies par le froid, elle rit et se joue de la mort.

C'est notre enfance

Et la jeunesse de nos maîtres d'école.

Jeunesse de la bourgeoisie, jeunesse des intellectuels, jeunesse de la classe ouvrière, jeunesse des partis politiques, jeunesse des idées. Quelle ivre chute de neige !

Pasternak se perd en rêve dans les maquis de Géorgie, il improvise au piano, il chante à tue-tête, les yeux grands ouverts, il regarde ses aînés. Et le soir l'enfant se soumet au règne des lampes. Le foyer ronronne. Dehors, la neige tombe et tombe. L'enfant ouvre la porte à l'invitée : la poésie.

Tout se disloque en quête de la musique perdue, Skriabine pose ses premiers pas dans l'infini.

La jeunesse inassouvie cherche son expression. Elle remplit les salles de concert et les musées de peinture. Discussions, discussions...

La Russie de 1905 c'est la naissance du siècle, grand espoir et foi dans les lendemains. L'histoire de l'avenir commence sous le ciel « couleur mûres et myrtilles ». Déjà elle est ensanglantée, ce jour de dimanche.

La défaite militaire de la Russie est la fin d'un monde ; elle est le gage de la victoire. Le régime est définitivement discrédité et l'orage se déclenche au milieu des éclats de rire.

Je me mis à aimer l'orage
Aux premiers jours de février.

La Révolution est arrêtée en plein élan, mais cette défaite elle aussi est un gage de la victoire.

L'hiver de 1905 est le printemps de la Russie.

Benjamin GORIELY

L'AN 1905

Dans notre prose pleine de laideur
Dès octobre, l'hiver se glisse.
Le rideau du ciel de ses franges
Vient frôler la terre.

Prémices de neige, confuse encore,
Encore subtile, troublante comme un message,
Dans la nouveauté céleste de ce jour
Révolution, tu es là tout entière.

Jeanne d'Arc des bagnes de Sibérie,
Captive et chef, tu es de celles
Qui se jetaient dans le puits de la vie
Trop ardentes pour mesurer leur élan.

Socialiste du crépuscule tu faisais jaillir la lumière
En battant des monceaux de briquets
Tu sanglotais, et ton regard de basilic
Nous illuminait et nous glaçait à la fois.

Absorbée par le grondement des champs de tir
Qui là-bas, au loin, s'éveillaient
Tu faisais vaciller les feux dans la solitude
Comme si la rue tournoyait autour de ta main.

Et dans l'égarement des flocons noceurs
Toujours le même geste fier de refus
Tel un artiste rongé par le doute
Tu t'écartes des triomphes.

Tel un poète, la pensée consumée,
Tu marches pour oublier.
Tu ne fuis pas seulement les gros écus
Mais tout le mesquin te répugne aussi.

LES PÈRES

C'était de notre temps
Avec nous cela devint proverbe
Et s'en ira
Et, cependant,
Dans le changement rapide des années
La trace s'effaça
On dirait une année
Formant un zéro entre le neuf et le cinq
Ce n'est pas du vécu
Il n'en reste aucun signe.

La nuit est encore sous les armes
Et l'aurore n'a pas pris le fusil ;
Et cependant
Regardons inlassablement :
Il fait déjà plus clair
Les ténèbres sous les armes
Sont plongées
Dans un demi-songe
Par la grève.
Cette nuit :
C'est notre enfance
Et la jeunesse de nos maîtres d'école.

La précède le soir
Des naufrages
Des cercles et des héros
Des dynamiteurs
Des daguerréotypes
Du feu de l'âme
Les troïkas roulent par les grandes routes
Mais ayant bâti des fabriques le long des routes
Les Savva (1) se dressent
Et les Vikoula (2) mûrissent dans les coins perdus

(1) et (2) Savva et Vikoula Morosov, deux frères. Anciens serfs créateurs de l'industrie russe.

Le roulement du tambour
Est couvert par les signaux sonores des trains
Fracas des télègues infâmes
Grondement des premières plates-formes
La Russie des serfs
Sortie de sa sévérité familière
S'engage en terrain vague —
Elle s'appelle alors
La Russie après les réformes.

Ce sont les militants de la « Narodnaïa Volia » (1)
La Perovskaïa (2)
Le Premier Mars (3)
Les nihilistes vêtus de poddiovka (4)
Les chambres de tortures
Les étudiants à pince-nez.
L'histoire de nos pères
Telle l'histoire
Du siècle des Stuart
Plus lointaine que Pouchkine,
Elle apparaît
A travers un rêve.

(1) « Volonté du Peuple ». Organisation révolutionnaire terroriste fondée en 1879. Elle a donné naissance au Parti socialiste révolutionnaire.

(2) Membre de « Narodnaïa Volia », participa au meurtre d'Alexandre II.

(3) Le procès dit du 1^{er} Mars 1881 après l'attentat contre le tsar.

(4) Pardessus plissé à la taille.

On ne saurait la cerner de plus près :
Vingt-cinq ans dans la clandestinité
Le trésor est sous terre
Sur terre —
Un kaléidoscope privé d'âme
Pour déterrer le trésor
Nos yeux scrutent
Jusqu'à la douleur,
Fascinés par son appel
Nous-mêmes descendons dans la mine.

Ici était Dostoïevski
Quant à ces femmes vouées à la réclusion
N'espérant pas
Que chez elles
Chaque perquisition
C'était un transfert des reliques au musée
Elles allaient à l'échafaud
Prêtes à ce
Que le clandestin Netchaev (1)
Enfouisse leur beauté dans la terre,
Qu'il la cache
Aux temps des ennemis, aux temps des amis.

(1) Netchaev (1849-1882), célèbre anarchiste.

C'était hier,
Et si nous étions nés trente ans plus tôt
Sortant de la cour
Du halo des réverbères à pétrole
Nous serait apparu dans le scintillement des cornues
Que ces laborantines
Étaient nos mères
Ou
Les amies de nos mères.

Il bruine.
Au palais le brouhaha s'est apaisé
Les lampions s'éteignent
Douceur dans l'air.
La ville est déserte et comme sourde
La nuit respire
La feuille tombée
Et le chardon de cimetière
Pas une âme.
La place publique somnole
Et son sommeil est inquiet
Pourtant d'un style ampoulé, comme toujours
Étaient rédigés les rapports
Et ignorant les malheurs
Au delà de la Néva
Le fracas d'une calèche
Et la nuit de septembre

Etouffe
Sous le mystère du trésor
Et Stepan Khaltourine (1)
Ne dort pas
A cause de la dynamite.

Cette nuit se tiendra immobile
Dans l'assoupissement
Jusqu'aux temps de Port-Arthur
Les poteaux télégraphiques
Seront aux ordres de la potence
Le chuchotement des victimes et des dépêches
S'accélégrant,
Endormira le service de renseignements
C'est alors que viendra
Cet hiver
Où tout s'animera.

Nous viendrons au monde.
Tant bien que mal
Le soleil crépusculaire
Nous appellera à la fenêtre.
Nous inspirerons au hasard
Le coucher inhabituel

(1) Célèbre terroriste. Sur l'ordre du Comité Exécutif de « Narodnaïa Volia », Khaltourine commit son attentat manqué contre Alexandre II le 5 février. Il fit éclater une bombe sous la salle à manger du Palais d'Hiver. Onze soldats de la garde impériale furent tués et 85 blessés.

Et devant le spectacle de cheminées
Nous serons bouleversés
Comme serait bouleversé
Celui qui pourrait
Se retourner sur un siècle en arrière.

Tel Laocoon
La fumée
Sur la gelée à pierre fendre
Se dénudant
Comme un athlète,
Embrassera et jettera bas les nuages
La journée fuyante
Nagera
Sur les patins de fer
Des réseaux télégraphiques
Qui s'échappent de la mansarde.

Et un peu plus tard,
Comme on éclaire à un fils prodigue
Pour que cette journée
Ne se casse pas le cou sur la chaussée
Les réverbères des bâtiments
Sortiront avec des lampes dans la nuit
Et du haut du ciel
A travers le brouillard
La pousseront dans le dos,
Raie après raie.

L'ENFANCE

J'ai quatorze ans.
Les beaux arts sont
Encore une école de sculpture.
Dans l'aile où est la faculté ouvrière,
Là-haut,
L'atelier de mon père.
Eloignée d'une verste, là
Où la poussière séculaire recouvre Diane
Et les toiles :
Notre porte,
Le sol dallé,
Et sur les dalles, un peu de boue.

Ce sont les forêts vierges de l'hiver
En décembre, le règne des lampes commence
Port-Arthur s'est rendu
Mais sur mer les cuirassés arrivent
On expédie des troupes,
On attend l'escadre
Et sur le vieil édifice de la Poste Centrale
Regardent les crépuscules,
Les couleurs,
Les palettes et les professeurs.

Que de portraits et de figures !
Par ici un aliéné,
Par là un idiot.
Dans celui-ci vit une flamme,
Et voilà un blanc-bec.
Dans les salles on marcherait sur les têtes
Et il fait chaud comme dans une serre.
Le tocsin à Saint Florus et Laure
S'emmêle
Au bruit des pas.

Un jour,
Le bruit derrière le mur,
Ressac obstiné,
L'eau profonde des chambres dort.
Et la rue s'anime dans le gaz.
La sonnette retentit,
Des voix s'approchent : —
Scriabine.
Oh, comment fuir
Les pas de mon idole ?
Approche des jours fériés,
Notes trimestrielles.
La moitié de l'année est finie.
Avec ses entrailles de cordes qui étincellent
Jour et nuit
L'instrument est ouvert,
Improviser si tu veux dès le matin !
Les jours filent.
Noël tire à sa fin.
On a tant donné aux arbres de Noël,
Si au moins on avait quelque chose en retour.

Nuit de Pétersbourg,
L'air foisonne en glaçons noirs,
Pas innombrables, pointes d'aiguilles,
En travers, personne.
Pardessus, pelisses de mouton.
La lune se fige en demi-rouble.
Dans le quartier de Narva
La foule crie :
Gapone.

Brouhaha dans les salles.
Il fait lourd.
Les arbres en virent passer cinq mille.
De la rue jusqu'à l'entrée
Le long de l'escalier la neige s'amoncelle.
Ici c'est la Maternité.
Et dans ses entrailles
Sous les voûtes aux murs nus
En boule nue
Se cogne
Le Siècle.

Aube illustrissime.
Nuages couleur mûres et myrtilles
On entend le craquement des galeries
Et l'haleine des lessives fume.
On sort en courant, on va
Des galeries aux portes cochères,
Sous les bannières,
Des portes cochères en plein froid,
A l'air libre
Incendié par l'hiver.

Huit vagues retentissantes
Et la neuvième
Majestueuse, comme l'infini.
Les casquettes tombent des têtes.
Salvum face, Domine, populum tuum.
A gauche : un pont et un fossé ;
A droite : un cimetière et un rempart ;
Derrière : la forêt ;
Devant : les rails de chemin de fer.

Sur le Kamenno-ostrovski
Les pavés se dressent en échasses
Hissé sur les bornes et les kiosques, on regarde.
Derrière la procession frétille la queue
Des rues
Qui ont forcé les vannes des carrefours.
Les manifestants près du parc
Descendent sur le pont Troïtski.

Huit salves tirées de la Néva
Et une neuvième
Lasse, comme la gloire.
C'est
A gauche et à droite
Un galop,
C'est
Le lointain qui hurle :
Nous vengerons la tuerie !
C'est la jointure
Des serments faits à la dynastie
Qui craque.

Les trottoirs s'enfoncent sous les fuyards.
La nuit tombe.
Le jour ne se lèvera plus.
Au roulement de la fusillade
Répondent
Les coups de feu des barricades.
J'ai quatorze ans
Dans un mois j'en aurai quinze.
Ces jours comme un journal
On y lit
En ouvrant au hasard.
Nous jouons aux boules de neige.
Flocons.
Mauvaises notes.
Rumeurs propres à l'époque.
Nous les pétrissons lorsqu'ils s'effondrent du ciel.
Ce glissement de terrain des royaumes
Cette ivre chute de neige : —
C'est la cour du lycée
Au coin de la rue Povarskaïa
En janvier.

Pas de jours sans tourbillon de neige
Ceux du parti
Regardent comme des aigles.
Ce sont les aînés.
Et nous :
Insolents avec le prof de grec
Poussons impunément les pupitres au mur,
Jouons au parlement pendant les classes.
Et nous perdons en rêve
Dans le maquis de Géorgie.

La neige tombe depuis hier.
Elle tombe encore le soir.
Pendant la nuit le temps s'éclaircit.
Le matin,
Grondement du Kremlin.
L'inspecteur de l'école...
Serge Alexandrovitch !... tué !
Je me mis à aimer l'orage
Aux premiers jours de février.

MOUJIKS ET HOMMES DES USINES

Dès le mois de mars
Les rafales de neige
Recouvrent les couleurs de la carte.
Enfonçant son capuchon
Le pays dort tout son saoul
Comme une marmotte.
La neige repose sur les branches
Les fils télégraphiques
Les ramifications des partis
Les cocardes des dragons
Les traverses des chemins de fer.

Or la plaine ne réjouit pas le cœur
Même si l'espace lâche ses brides
A mille verstes à la ronde,
Vers le ciel,
Comme un relent d'alcool
La détresse frappe
De ses bouffées d'une bestialité sournoise
Elle vous égare
Dans la froidure
Des cent degrés de la misère.

Et voici
Chez les seigneurs
On crève les pompes d'incendie
Un océan de barbes
Commande les colosses des flammes
Et les passions ravagent
Et les escadrons manœuvrent
Et cela tonne :
« Debout,
Lève-toi
Peuple travailleur ! »

On fuit, on fuit.
Les traîneaux fendent
Les sous-bois sauvages.
En vêtements de nuit
On se sauve des chambres à coucher.
Epaves
Sinistrées
Et tout le long de la route
Dans la pinède
La lune gelée jette des sorts.
Et monté sur ses ergots
Grimace
Le coq rouge.
Se penchant sur les traîneaux
Les pins respirent,
Ils fument et se plaignent.
Voilà les lumières.
Là-bas le bourg.
Plus loin le toit hospitalier du commissaire
Il y a encore des trains :
On ne fait encore que parler de la grève générale.
Elle arpente à peine
Le pavé des villes.

L'été.

Mai ou juin.

Sous Lodz un Vésuve de locomotives.

On enfonce des clous dans l'air,

Le sang des voies se coagule,

Au-delà du croisement des rails

Se meurt

Un appel tonnant :

Ce sont les vitres qui tombent

Et les douilles

Des cartouches brûlées

Cela commença comme d'habitude.

Une collision avec la troupe

Dans le faubourg

Donna le choc.

Il y eut des victimes des deux côtés.

Mais les ouvriers s'enflammèrent

Et leur désir de vengeance déborda

Lorsque la foule fut matraquée

Une fois encore au jour des funérailles.

Et c'est alors

Que les volets claquèrent

Et la ville

Rétive

Dénudée

Sans vertus

Et plus pierre que jamais,

Apparut sans honte,

— Ainsi les statues
En perdant la vue
Acquièrent la beauté —
Elle devint la sculpture du travail.

Le jour, les bureaux se fermèrent,
A cinq heures le trafic s'arrêta.
A travers Lodz sans vie
Se répandit
Le pétrole
Du soleil couchant.
La colère des ouvriers
Prit pour cible les patrouilles.
Le filet des barricades
Entortilla la ville dépeuplée.

Dans la nuit, la troupe arriva.
Une salve au ras des pavés
A la hauteur des balustrades.
On se cachait derrière les barricades,
Puis, les lâchant, on tirait des toits.
A chaque tour de roue de l'artillerie
Tombait
Un des servants
Et à chaque avance
Des chevaux
Le prestige aussi tombait.

RÉVOLTE SUR MER

On finit par en avoir marre de tout
Tu es la seule qui ne lasse jamais
Les jours passent
Et les années passent
Et les ans par milliers, par milliers
Dans l'ardeur blanche des vagues,
Se cachant
Dans l'épice blanche des acacias
C'est toi, peut-être,
Mer,
Qui les rassemblent et les réduit à néant.

Tu joues sur un tas de filets
Tu roucoules
Comme une source en badinant,
Et comme une mèche derrière l'oreille
Le courant titille la poupe
Tu es l'invité des enfants.
Mais avec la voix de quelle tempête
Réponds-tu
Quand le lointain t'appelle à la maison !

L'espace antédiluvien
S'enrage d'écume et s'enroue
La multitude de travaux
Endiable
Le ressac débrouillard
Tout se disloque
Hurle à sa guise et périt
Et encrassé dans la bourbe
A sa guise frappe les pilotis.

Des couleurs confondues
L'uniformité
Repousse la douceur des voiles
Et la muraille de l'averse s'approche,
Et le ciel descend toujours plus bas,
Et tombe de biais
Et dégringole
Et avec ses mouettes touche le fond.

Telle la brume galvanique
Des nuages agités
Lourdauds,
Se dandinant, à quatre pattes,
Les navires se fraient le chemin vers le port.
Les éclairs aux jambes bleues
Sautent comme des grenouilles dans la mare
Les cordages, haut perchés
Sont jetés
Çà et là.

Tout s'apprêtait à ronfler
Et les crabes grimpaient
Et vers le centre
Du soleil alourdi
Se penchaient les petites têtes de bardane
Et la mer ronronnait,
A une verste et demie de Tender,
La masse grise du cuirassé
Se zébrant
De moucheture orange.

Le soleil se coucha
Soudain
« Potemkine » s'électrisa
Du spardeck à la coquerie
Une horde de mouches l'envahit
La viande était faisandée...
Et les ténèbres tombèrent sur la mer
La lumière sussurait jusqu'à l'aube
Et s'éteignit au petit jour.

Les blocs
De houle matinale
Glissèrent
Comme des rasoirs de mercure
Au pied du colosse.
Et les regardant d'en haut
Le cuirassé se mit à respirer
Et s'anima.
On chanta la prière
On se mit à laver le pont
On sortit dans la mer les écus.

A midi, personne autour de la marmite
On mangeait en silence.
Du pain et de l'eau.
Quand tout à coup retentit :
— Tous sur la dunette
A vos places
Vous serez de quart

Et quelqu'un en tunique,
Noir de bile,
Vociféra :
Garde à vous !
Du poste de commandement
Menaçant les sept cents hommes
— Rouspétance ?
Qui mange — à la marmite
Qui ne veut pas — à la vergue
Sortez des rangs !
Les quarts se figèrent, poussant des ah
Et subitement, d'un seul bond,
Pris de panique, s'élancèrent
Tous vers la batterie.
Halte
C'en est assez
S'écria
Le furieux apôtre du borstch.

Une partie des fuyards s'attarda
Il se mit en travers
— Encore des menées ?
Il lança un ordre :
Maître d'équipage
La bâche !
Gardes, cernez !
Les autres
Tapis en foule dans la tourelle de batterie
Attendaient dans l'horreur l'exécution
Qui, d'un moment à l'autre allait commencer

Les cœurs battaient vite
Et l'un
Ne supportant plus la douleur
Gémit :
— Frères
Qu'est-ce que c'est donc.
Et remuant ses cheveux
— Frappez, frères, ces canailles
Aux armes
Vive la liberté
Le cliquetis d'acier et de pieds
Se répercuta
Dans les soutes du navire

La révolte fusa
Bruissant,
Jusqu'à hauteur des cabestans
S'enfla
Et là-bas,
En boulet
Traça un arc
— Courir, à qui mieux mieux ?
Arrête, salaud.
J'aurai ta peau !
Tac. Tac. Tac.
Le poignet se tend vers la cible
Décharge en pleine course.

Tac. Tac. Tac.
Les balles sautent sur les ponts
Des ponts.
Tac. Tac. Tac.
Sur l'eau
Sur les nageurs
— Il se tient toujours à bord ?
Des salves dans l'eau et dans l'air
— Aha !
Les plaintes te rendent féroce ?
Des salves, des salves
Par les pieds par-dessus bord
Et va-t'en à Port-Arthur.

Et dans la chambre des machines on s'agitait
Ne sachant pas exactement
Comment allaient les affaires sur le pont
Quand, ombre nageant parmi les chaudières,
Sur la grille de machine,
Géant,
Passa
Matiouchenko (1)
Et, se penchant sur l'enfer,
Il s'écria :
« Stépan,
On les a eus !

Le mécanicien monta
Embrassade
— Essayons sans nourrice
Sois tranquille,
Ils sont aux arrêts
Aux autres une balle dans la peau et à l'eau
— Je viens te voir, Stépan.
A-t-on un aide-mécanicien ?
— Oui.
— Eh bien !
Envoie-le-moi en haut.

(1) Matelot qui prit la tête de la révolte.

Un jour passa
A l'aube
Drapé dans le rideau de fumée
Un matelot à un autre matelot
Cria au porte-voix :
— Lève l'ancre !
La voix se tut dans le nuage.
Le cuirassé marcha sur Odessa
Masse austère
Flambant
De moucheture orange.

ETUDIANTS

Bauman ! (1)
Nom faisant onduler les rangs
Au son de la marche funèbre.
Au pas,
Saluant les drapeaux
Au-dessus du pavé bondé de têtes
Traînaient les balcons
A mesure que
Sous eux
Marchait sans casquette
Le « vous êtes tombés, victimes,
Dans la lutte fatale ».

(1) Etudiant tué dans une manifestation.

Du haut d'un balcon
Perdant contrôle,
Se jeta solo
Un contralto de femme.
On l'a saisi au vol
Mais lorsqu'il eut fini de sangloter
Tout se tut
On entendit alors distinctement
Le froid piquer les clochers
Les rafales de poussière cristalline
Sifflant
Traversèrent les rangs.

Les chœurs se turent au loin
L'obscurité s'ébouriffa
Les portes cochères
Cachèrent les flocons.
Rajustant
Les tabliers sur leur ventre
De l'Okhotny vers Makhovaïa (1)
La Stonia Noire (2) s'ébranla
Rivalisant avec les étudiants
Pour la priorité et le bon droit.

(1) Rues de Moscou.

(2) Organisation monarchiste.

Quelque part on rendait les derniers devoirs
Fini.

Le croassement se tait dans le parc

Et la cendre à Vagankovo (1)

Est muette

Sur l'herbe du cimetière

S'installent

Les étoiles

Le ciel dort

Enfoui

Dans la forêt d'argent des chrysanthèmes.

Il fait sombre.

On erre sans but

Soudain

Comme dans l'ouverture d'un bouge

Le coin d'une rue : brûlure jaune.

La place est inondée de lumière !

La tempête virevolte tel un superbe isabelle

Et dans la casquette du uhlan

Virevoltent les librairies

Le manège

Et l'université.

(1) Cimetière à Moscou.

Le monde titube, dépeuplé
Jetant la visière d'insomnie
Vers le toit des bouquineriers
Mais à peine
Dans la boutique, fuyant le feu,
Entrent les gens, elle
Retentit de salves —
« Salaud ! »
Confusion.
Cris
« Embuscade !
Arrière ! »
Allées et venues.

Le porche est verrouillé
Foncez !
Il cède.
Travées,
Entrées, vestiaires, voûtes.
« Permettez. Libérez le passage ».
Niches, escaliers, galeries,
Capotes, éprouvettes, acides
« Doucement, doucement
Posez-le ici
Sans poulx. Prêt à rendre l'âme ».

Porte entrebâillée
Soupir à bout portant
Du vitriol et de la couleur à l'huile.
Paletots par terre
Vers les casquettes, manches retroussées.
Un écho dans la nuit :
« Troisième année
Dans la salle à réaction pour le pansement.
Avec la neige, frottez, collègues ».
— Eh bien ?
— Rien à faire. Elle respire à peine ».

Sur la place un groupe.
Lomonosov (1) enfoui sous la neige.
Flaques d'eau tiédie
Le froid exhalant le sang
Cadavres dans des poses d'envol
Couches bruissantes d'enneigement.
C'est fixé par la neige
Révélé
Par l'éternité, à la fois, par-ci, par-là.

(1) Lomonosov, poète et savant, père de la littérature russe (1711-1765).

Tintement savonné des bulles
C'est dans les fioles des salles ouatées
Que s'emmura
A travers la paroi
D'un meeting volant, le hurlement :
« Je proteste, à bas ! »
Les portes frissonnent, têtues
Lactessence des vitres mates
Et sur les fronts la gaze
Oubli.

MOSCOU EN DÉCEMBRE

La ville rêve :
Tout
Ce qui grouille
Dans le lointain éclairé,
Hormis les mouchards,
Se précipite
Des faubourgs de Presnia
Sur le soleil de Trois-Monts,
Baigne dans les grains de millet répandus
Et supplie
D'être peint comme une fresque.

Le soleil regarde par les jumelles
Et prête l'oreille
Aux feux d'artillerie.
En pleine journée sur le couchant
En pleins jours en évidence.
L'aube d'étang
Atteint
La ceinture des hommes
Et au niveau de la poitrine
Les barricades s'enfoncent dans la glace.

Les foules insouciantes
Flânent
Comme les belles des boulevards.
Sans trêve,
Jours et nuits,
Travaillent
Les moteurs de l'oisiveté.
On court à sa perte
Voir le Graal prolétarien.
On joue avec sa propre vie,
On rit,
On secoue et renverse les poteaux.

Voici des scènes détachées.
Aquarium.
Meeting,
Quoiqu'on hurle
A l'intérieur
Fumant l'un après l'autre les cigares
Dans le vestibule s'étourdit
Le militant
Avec une bombe.
La mèche dans la bouche. Il suce
Cette saleté
Mais c'est lumière de lanterne magique.
Et étourdi, derrière la vitre
Il voit :
Le trottoir est orphelin
Et encore il voit :
Au plus fort du galop,
Sur le cercle de neige
Des étriers
Et des selles cabrées
Comme des branches qui s'envolent
En hâte, en grêle
Sautent
Telles des pommes
Les vestes des dragons.

Au dixième cigare
Claquant la porte théâtrale
Le fumeur pâli
Sort
A l'air,
Dans l'obscurité.
Qu'il fait bon reprendre haleine !
Boum !
Et ça part comme les chevaux des prairies,
En troupeau,
En débandade,
Et tout de suite il se sent plus léger.
Sabres au clair.
Fichus de paysannes.
Favoris et museaux.
Les braseros délirent lourdement,
Ah quel gâchis le froid prépara !
Grondement sourd
Du canon
De la ruelle Machkov
Une centaine de combattants
Contre une masse sans ombre, sans mesure.

Après cela
La ville
Se vide pour une dizaine de jours.
La police disparaît.
La neige, indemne, est vierge.
La visée de la barricade
Redresse
La courbe du pavé.
Le piéton s'éteint
Et l'officier, comme l'aurochs, devient rare.

Partout des monceaux de wagons
Légués par la traction animale.
Il y a un an à peine
Que le courant électrique
Etendit ses câbles.
Mais à présent, lui aussi
Chicaneur, traînant en jugement l'infini
Son réseau
Il le donne tout entier sans procès
Pour la lutte.

Depuis dix jours on mitraille
Les étables
Du quartier Boutyrki.
Ici on s'est fait au fracas.
Et jeudi,
Dès que cesse la canonnade
Les yeux de tous
Se dirigent
Vers le haut,
Comme vers la voûte du cirque :
Le ciel est aux écoutes,
Dans les trapèzes du réseau
Dans les poteaux des tramways.

Eux, on dirait les nuages.
Tout est noir.
On parle de cesser la résistance
Le bourgeois est fatigué.
C'est inévitable : il ira à droite
« Mine et Riman » (1).
A l'aube,
Tonnerre

(1) Meneurs locaux.

Sur les quais :
Le régiment Semenov
Est transféré sur la ligne de Brest.
Donc, foutu ?
Fini ?
Et ça après les batailles, les patrouilles,
La nuit, en plein froid
A six, revolvers au poing ?
La ruelle s'enfuyait devant eux,
Leur léchant les talons
A côté le jardin se refroidissait, pris de frissons,
Bruissait de son argent glacé.
Il est temps de ranimer son courage.
Crépuscules.
Le siège devient plus fort.
Dans les tenailles de la canonnade
Les étables brûlent en anneaux
Comme un nid de corbeaux,
Tournoyant
Sous les arbres d'un jardin en feu,
Un obus enragé
Rase le toit du grenier.

En voilà des malins
Quelle drôle d'idée !
Ils vont aux bains.
S'ils attendaient au moins.
Les bains sont-ils seulement debout ?
Derrière la porte — Sodome
Avec un grognement de sanglier le ciel court
Derrière la terre affolée
Piétinements, enfer, bouillonnement de chaudière.

A la lueur de l'incendie,
En hâte,
Chez Prokhorov, dans la cuisine
Deux hommes se rasent.
Mais ça ne rime à rien de se raser.
Comme le savon sous le blaireau
L'incendie
Afflue et enfle
Telle une étincelle
Au seul nom de Min
La nuit s'enflamme.

Tous se fourrent dans les caves.
Plus la force de tenir.
Dans les usines
Croît un sourd mécontentement.
On hisse un drapeau blanc
On ira chez le bourreau ?
Qui donc ira ? Les meneurs, bien sûr.
Bruits de sabots, grognement de sanglier
Dans la rue, c'est la mort certaine.

Derrière fume l'enfer.
On n'entend pas les balles.
Seul le battement d'aile de la tempête de neige
Sillonne le silence.
La frayeur s'installe
Ni incendie ni fusillade, c'est à vous faire peur.
Mais la chaussée fume
Et du tourbillon surgissent
Les cosaques sur leurs chevaux.
Stop !
Interrogatoires et fouilles
Et la patrouille est déjà loin.

C'était un matin.
L'espace
Accueillait les héros en fuite.
Le faubourg de Presnia se déployait sous les pas.
Et, comme les bouleaux défaits par l'orage,
Frôlait
Avec son essaim de mouchoirs de femmes
Les rangs du peloton de cavaliers,
Et rendait aux pacificateurs
Les brownings sur les draps.

Traduit du russe par

Benjamin GORIELY.

TABLE

Etude de Benjamin Goriély	5
Dans notre prose	27
Les Pères	29
L'Enfance	37
Moujiks et Hommes des usines	45
Révolte sur mer	51
Etudiants	61
Moscou en Décembre	67

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE GOUIN
VILLIERS - LE - BEL**

Dépôt légal : 4^e trimestre 1958

N° d'éditeur : 157

N° d'imprimeur : 293

Boris Pasternak, Prix Nobel 1958. Né à Moscou en 1890. Fils d'un peintre et d'une musicienne. Jeunesse dans une ambiance artistique exceptionnelle. Entretient des relations amicales avec les poètes étrangers, notamment Rilke. Se passionne d'abord de musique. En 1913, publie sa première plaquette. 1917 : rencontre avec la révolution et ses poètes, Maïakovski, Essenine ! Les publications se suivent à une cadence régulière jusqu'en 1935.

A partir de 1936 commence l'époque des « purges » : Pasternak est condamné au silence. La 2^{me} guerre mondiale lui permet de publier deux plaquettes de vers. En 1946, la toute-puissance de Jdanov l'oblige à se taire à nouveau. Il ne vit plus que de ses traductions.

Poète difficile, peu accessible au grand public, deux œuvres font exception qui sont aussi les plus entraînantes : « Le Docteur Jivago » pour la prose, et « L'An 1905 » pour la poésie.

« L'An 1905 » explique la genèse du « Docteur Jivago » par les préoccupations épiques de l'auteur. Le mouvement révolutionnaire y est traité avec objectivité, « l'homme révolté » avec une chaude sympathie. D'un bout à l'autre est l'exaltation de l'esprit de sacrifice. Romantique comme l'a été le nihilisme russe, « L'An 1905 » se rattache au « Docteur Jivago » par son amour pour les humbles et sa pitié pour les femmes.

Benjamin Goriely, un des meilleurs connaisseurs de la littérature soviétique, qui dès 1930 avait introduit Maïakovski en France, vient de révéler Pasternak en traduisant « Récit » peu avant le « Docteur Jivago ». L'étude qu'il a faite ici nous rend plus proche l'épopée russe. Commencée avec les nihilistes du XIX^e siècle qui annonçaient le bouleversement d'Octobre, « L'An 1905 » en a marqué le départ.

